
Max Weber et l'économie de l'esclavage antique

Raymond Descat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/225>

DOI : 10.4000/ccrh.225

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2004

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Raymond Descat, « Max Weber et l'économie de l'esclavage antique », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 34 | 2004, mis en ligne le 05 septembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/225> ; DOI : 10.4000/ccrh.225

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Max Weber et l'économie de l'esclavage antique

Raymond Descat

- 1 Mon point de départ est constitué par les études les plus récentes sur l'esclavage en Grèce ancienne (puisque je n'évoquerai que cette période de l'Antiquité) parues dans un volume collectif intitulé *Money, Labour and Land. Approaches to the Economies of Ancient Greece*¹. Cet ouvrage est présenté comme une réflexion sur la notion de gain dans la pensée et dans l'expérience pratique des Grecs. Dans les articles qui concernent l'esclavage, il y a une contribution de Paul Cartledge, intitulée « The Political Economy of Greek Slavery », qui part des travaux sur l'esclavage du Sud américain de Robert W. Fogel et de Stanley L. Engerman qui ont essayé de montrer la rentabilité et l'efficacité du système esclavagiste. Paul Cartledge constate que l'étude de la rentabilité et de l'intérêt économique de l'esclavage
n'a jamais été, et peut-être, ne peut pas être, au centre des études sur l'esclavage en Grèce ancienne².
- 2 Ajoutons dans le même ordre d'idée que, dans le même volume, un article de Dimitris J. Kyrtatas, « Domination and Exploitation »³ me paraît bien résumer l'idée que la majorité des historiens se font du rôle de l'esclavage antique. Il souligne en effet que les Grecs n'ont pas développé le concept de l'exploitation économique, et que les relations maîtres-esclaves sont seulement vues sous l'angle de la domination : Aristote et les autres penseurs ne faisant pas de distinction entre les esclaves employés dans la production et les esclaves utilisés comme service. Bref, l'idée qu'un profit économique puisse être tiré de l'esclave est absente de la pensée des Grecs et cela ne peut qu'affaiblir davantage le peu d'intérêt pour cette piste de recherche.
- 3 Il a existé cependant une réflexion sur le profit de l'esclavage qui ne vient pas des historiens récents, mais de Max Weber, qui a proposé, en particulier dans les « Agrarverhältnisse im Altertum » (que je citerai *infra* dans la traduction française *Économie et société dans l'Antiquité*⁴), des pages d'historien de l'esclavage qui sont tout à fait remarquables et dignes d'être reprises dans une réflexion qui reste à construire sur le rôle économique de l'esclavage dans l'Antiquité.

Les idées de Max Weber

4 Je n'entrerai pas ici dans les détails de l'œuvre de Weber pour rechercher plus précisément comment se forme sa pensée sur l'esclavage antique et quel rôle il lui attribue dans sa thèse de 1891 sur l'histoire agraire romaine. Je partirai de son texte de 1896 sur *Les Causes sociales du déclin de la civilisation antique*, inclus dans le volume cité plus haut. Il insiste alors sur trois points essentiels :

- L'importance de l'approvisionnement régulier en esclaves : l'entreprise esclavagiste antique est dévoreuse d'hommes, comme le haut fourneau moderne de charbon⁵ ;
- Le système fonctionne alors sur la quantité et le coût peu élevé des esclaves. La raison en est la guerre, qui est « une chasse aux esclaves⁶ » ;
- Ce qui ouvre sur un problème majeur : l'esclavage ne vient pas du marché mais de l'économie naturelle, c'est-à-dire celle issue de la domination politique et militaire (corvées, guerres, tributs). Les échanges jouent un rôle essentiellement urbain, dans le cadre des échanges de la ville et de sa campagne, ils couvrent pour l'essentiel les besoins, sans apports extérieurs. C'est la notion de l'*autarkeia*, chère à Aristote. Il existe certes un grand commerce international, mais qui porte sur des quantités faibles, qui concerne des produits destinés à une clientèle riche (et cela augmente la distance économique entre les couches sociales). L'économie de marché est une superstructure, somme toute assez mince, sous laquelle fonctionne une infrastructure où les besoins sont couverts, sans faire appel au marché. Ce qui conduit à terme à une contradiction entre l'économie de l'*oikos* qui fonctionne sur un approvisionnement hors du marché et à la fois le commerce international et l'économie locale de marché. C'est le tarissement de l'approvisionnement en esclaves qui a fait mourir la civilisation antique.

5 En 1909 (dernière version des *Agrarverhältnisse*) la question est reprise dans un cadre réflexif un peu différent et, en particulier, dans l'introduction qui se veut une « Contribution à la théorie économique du monde des États antiques ». La grande différence par rapport au texte de 1896, c'est que Max Weber oriente sa réflexion clairement dans le débat primitivistes-modernistes – ce qui était implicite seulement en 1896 – et qu'il revient sur certaines de ses positions⁷. Il reconnaît ainsi les limites de l'économie naturelle dans l'Antiquité :

elle n'avait absolument pas l'importance que lui a donnée Rodbertus, et elle n'atteignait pas même le degré que j'ai moi-même été tenté d'admettre naguère.

Il donne raison à Eduard Meyer sur un point : dans les domaines agricoles esclavagistes, on n'est plus dans l'économie naturelle, mais le marché joue un rôle important. Il faut par ailleurs remarquer le rôle joué par sa découverte des faits hellénistiques, en particulier des documents de l'Égypte lagide, et du rôle du salariat qu'il y constate.

6 L'Antiquité a donc connu selon lui des « périodes chrématistiques qui se gonflent et dégonflent de façon intermittente⁸ », qu'il définit par les caractères suivants : une industrie d'exportation citadine, une dépendance accrue par rapport aux approvisionnements céréaliers, un « esclavage par achat », des intérêts commerciaux dans la politique. C'est pourquoi il est amené à poser la question suivante : est-ce que ces époques témoignent d'une structure capitaliste ?

7 Cette partie importante, essentielle même dans le rapport proposé entre théorie et histoire qui est au cœur de notre rencontre, repose sur un choix théorique assumé par

Max Weber. Il choisit une définition « économique » du capitalisme et s'écarte de ceux qui, comme Marx, y introduisent des déterminations sociales en le faisant reposer sur le travail salarié. Si le capital est acheté sur le marché et s'il y a une production qui peut être vendue sur le marché, il estime alors qu'on peut parler de capitalisme. D'où l'importance donnée à l'esclave acheté :

L'entreprise utilisant des esclaves achetés (c'est-à-dire l'entreprise qui fonctionne dans des conditions où les esclaves sont des objets d'échange ordinaire, peu importe qu'ils aient été ou non acquis *in concreto*, par achat) sur une terre possédée en propre ou affermée est naturellement une entreprise capitaliste, considérée du point de vue économique⁹.

8 En fait, Max Weber se concentre sur l'économie de gains capitalistes,

partout où des objets possédés et échangés sont utilisés par des individus privés à des fins d'acquisitions dans l'économie d'échange, le caractère largement capitaliste d'époques entières de l'histoire antique paraît alors tout à fait assuré¹⁰,

et ainsi va s'intéresser aux traits propres du capitalisme antique :

- des orientations particulières, dont l'affermage d'Etat, les mines, le commerce maritime, et concernant les esclaves, les deux formes que sont la location d'esclaves et l'exploitation des esclaves avec une formation professionnelle ;
- les spécificités : importance du capital accumulé pour l'achat des esclaves d'autant plus que ce capital peut ne pas rapporter en cas de stagnation, alors même que les esclaves doivent toujours être nourris. Cette immobilisation entraîne un ralentissement de la formation et de la rotation du capital ;
- un autre élément qui y est lié est le risque important inhérent à cet achat, à cause de la mortalité élevée, des fluctuations considérables des prix et donc à terme une dévaluation du capital investi, ces faits accumulés empêchant un calcul de coûts fiables ;
- la logique veut que les esclaves soient sans lien de famille car le coût de l'« élevage » et de la formation pèseraient trop lourd, cela entraîne par conséquent une dépendance étroite envers l'approvisionnement. Et un esclavage essentiellement masculin surtout dans la production ;
- très faibles qualités « éthiques » des esclaves qui montrent un manque d'intérêt total envers l'entreprise. Le système n'est donc valable que dans le cadre de conditions extérieures nombreuses et réunies : bas prix et division du travail existante au plan local, pour qu'il y ait le taux large de profit nécessaire pour couvrir tous les risques.

9 La seule politique possible pour diminuer les risques et contribuer à augmenter l'intérêt de l'esclave est son installation d'une manière indépendante (les « esclaves vivant à part », *chôris oikountes*) et l'affranchissement. Là aussi il faut qu'il y ait sur place une division du travail suffisante (pour permettre l'installation des ateliers, etc.). L'esclavage devient source directe de revenus. Mais la conséquence de ce choix est importante : il transforme l'utilisation des esclaves en rente et c'est un

déplacement de l'exploitation qui en était faite : ils [les esclaves] ne faisaient plus l'objet d'une mise en valeur capitaliste en tant que moyens de production pour réaliser un « bénéfice », mais ils servaient à percevoir une rente et le prix du rachat

¹¹.

Ce qui explique qu'en fin de compte il n'y ait pas eu de contrainte objective du système économique, c'est-à-dire une division et une composition du travail liées au mode de production, pour rassembler beaucoup d'esclaves dans une même propriété. Cela reste avant tout un facteur d'ordre personnel, une accumulation fortuite aux mains d'un individu¹².

- 10 Dans les divers chapitres de son texte, Max Weber aborde les variables historiques, ce qui l'amène à accentuer encore certains traits pour une période grecque étudiée surtout à l'époque classique. Il soutient l'idée d'un chiffre relativement limité des esclaves (il est sensible aux thèses d'Eduard Meyer) qui s'explique par le peu de rôle que l'esclavage a dans l'agriculture : l'agriculture n'est pas un investissement apprécié, les prix des esclaves ne sont pas particulièrement faibles et le soin intensif n'est pas le fait des esclaves sauf exceptions comme l'oléiculture¹³. L'esclave est donc surtout utilisé dans les ateliers urbains, c'est pour cela qu'il ne perturbe pas gravement le marché. L'esclavage est présent au fond dans les secteurs qui ne touchent que le rapport avec le commerce. Faire du profit ne passe donc pas par la création de nouvelles méthodes de structure du travail.

Les rapports théorie-histoire dans l'exemple de l'esclavage

- 11 Rappelons comme toujours nos incertitudes qui sont grandes et qui jouent un rôle dans notre rapport avec la théorie économique ; encore faut-il en effet que les exemples historiques soient fondés. Quels sont donc les intérêts des Athéniens à avoir des esclaves (et, nous le verrons, parfois beaucoup) ? La réflexion est très handicapée par les incertitudes totales sur les variations des prix des esclaves et donc sur le fait de savoir si, à certaines périodes, il peut, ou non, être élevé. On admet généralement qu'au IV^e siècle, les prix peuvent paraître faibles ou moyens, et qu'on n'a pas, à Athènes, de problèmes majeurs d'approvisionnement (Xénophon, dans les *Revenus* IV, 24, envisage d'acheter des esclaves – avec un premier lot de 10 000 – sans évoquer la question de la difficulté de l'approvisionnement). Il est tout aussi impossible de se faire une idée du marché du travail, du nombre de salariés libres et de la pression qui s'exercerait dans ce domaine avec le nombre d'esclaves. Il faut bien reconnaître ces insuffisances pour dire combien une partie des instruments économiques va nous manquer.
- 12 Pour accompagner cette réflexion sur l'intérêt de l'esclavage, on notera la transformation très sensible au cours du IV^e s. dans les traités d'*Économique*. Le texte du Pseudo-Aristote (qui est écrit dans les années 320-310 très probablement) est un aboutissement dans l'idée que l'esclave doit être une source de profit :
- c'est le bien le plus nécessaire, le plus important et le plus *oikonomique*, soit le plus apte à dégager un profit, une utilité (1344a 23-24). Cela entraîne une autre conséquence intéressante, c'est l'assimilation avec le travail salarié :
- le salairé de l'esclave est sa nourriture (1344b 4)
- et il faut créer une récompense au bout, l'affranchissement. Il est donc exclu de comprendre cette conception si fortement présente dans nos sources avec une simple expression de la domination (expression sur laquelle on reviendra plus tard). Il y a bien un intérêt à avoir des esclaves et cela justifie pleinement de se poser la question en termes économiques (au demeurant on était en droit de se la poser même si les textes ne nous incitaient pas à le faire).
- 13 La pensée de Max Weber est, sur ce point, tout à fait fondée et du plus grand intérêt pour la réflexion historique, car elle sonne juste et aborde la question comme il faut l'aborder.
- Le premier point est le lien entre l'esclavage et le marché c'est-à-dire l'économie qui n'est plus naturelle, au sens utilisé par Max Weber. La position de l'esclavage est toute

particulière dans ce domaine car à la fois il est et il n'est pas dans l'économie naturelle. Il ne l'est pas puisque l'esclave est acheté sur le marché mais en même temps cet esclave ne revient pas au marché puisqu'il est affranchi, il « emprunte » au marché sans lui rendre et l'esclavage ne crée pas un « marché du travail ».

- Puisque le fait essentiel est de partir des liens entre l'esclavage et le marché, la notion de capitalisme utilisée par Max Weber dans son texte est évidemment peu claire historiquement (par rapport à la définition qu'en donne Marx avec le dégagement historique social du capital et du travailleur) mais la typologie de Max Weber permet au fond de se poser la question : comment gérer les esclaves, au moins quand il y a une « occasion de gains », car il peut se faire qu'il n'y ait pas de gains du tout dans l'utilisation de l'esclave. Il y a donc une logique de l'exploitation de l'esclavage. Elle paraît tout à fait fondée. L'esclavage antique n'est rentable que sous certaines conditions (voir *supra*). D'où globalement l'idée qu'il n'est pas rentable dès que les conditions d'approvisionnement et de prix changent, puisque « l'éthique » de l'esclave n'est pas favorable d'une manière générale à un travail efficace.

14 La contradiction entre le peu de rentabilité et l'intérêt qu'il y a à avoir des esclaves, ou du moins l'équilibre très fragile qui existe (et qui peut être rompu à tout moment : hausse de prix, transformations politiques, etc.) aboutit à une volonté de rentabiliser l'esclave en lui donnant une indépendance plus grande et en lui promettant un affranchissement, mais en ce cas, cela le transforme en *rente* et non plus en *bénéfice* d'entreprise. En somme, pour rentabiliser le plus complètement l'esclavage, il faut le supprimer. Son rôle historique ne peut être que favoriser les « occasions de gain » du « capitaliste » au sens accepté par Max Weber et il ne peut en aucun cas être impliqué dans l'infrastructure profonde de la société ; on le reconnaît ainsi presque comme une « superstructure juridique » à la façon de Paul Veyne¹⁴.

15 Il est intéressant de revenir sur un point pour « tester » la logique historique de Max Weber, celui de la naissance historique de l'esclavage par achat et de ses raisons selon lui. On sait en effet que les historiens, même ceux qui ne s'engagent pas dans une réflexion sur une supposée rentabilité de l'esclave ou qui la récuse, sont tentés, sans avancer beaucoup d'indices (ne parlons pas de preuves), de dire que l'esclavage s'est développé parce qu'il a été jugé plus intéressant que les formes antérieures de domination :

La profitabilité supérieure de l'esclavage, comparé au servage, peut aider à expliquer la rapide expansion des économies esclavagistes dans le monde grec, depuis son invention au cours du VI^e s.,

écrit Dimitris J. Kyrtatas¹⁵. La position de Max Weber encore une fois est beaucoup plus logique : l'esclavage n'étant pas nécessairement rentable en soi, il ne l'est que dans des conditions particulières offertes par les conditions du marché, donc il récuse l'idée (présentée alors par Swoboda) que les *Hectémores* athéniens (statut supprimé par Solon dans ses réformes au début du VI^e s.) puissent être des serfs et dénie par avance toute validité au schéma que reprendra Moses I. Finley¹⁶ de la « demande » nouvelle de main-d'œuvre après les réformes soloniennes et du remplacement de ces serfs, qui n'existent plus, par l'esclavage. Max Weber associe le développement de l'esclavage au mouvement plus général de la liberté de transaction qui se fait jour à l'époque archaïque et, au fond des choses, au développement du commerce, même s'il est limité.

Reprendre aujourd'hui la question

- 16 Il y a bien une logique de l'exploitation de l'esclave en Grèce et les conclusions historiques que j'adopterai sont tout à fait en accord avec beaucoup de remarques de Max Weber : esclavage détaché de tout lien, esclavage masculin, avec un recours systématique au marché. Dans cette logique rentrent bien des préoccupations économiques qui sont liées au gain que l'on peut tirer de l'esclave. Ma position sera la suivante. Il y a beaucoup d'esclaves à Athènes au IV^e s. Le chiffre généralement admis est de l'ordre de 100 000 à 150 000 pour une population de 300 000 habitants en tout (chiffre moyen admis par certains historiens mais récusé par d'autres). Sans aller à des extrêmes impossibles à adopter, je suis convaincu (en reprenant les sources disponibles que je n'étudie pas ici) que les chiffres sont plus élevés, autour de 200 000 esclaves, soit probablement plus de 50 % de la population¹⁷. Mais en soulignant tout de suite qu'il s'agit d'un esclavage très masculin, avec un très faible taux de reproduction démographique (pas « d'élevage ») et donc une soumission totale à l'approvisionnement et aux conditions d'enrichissement. La conséquence en est une variabilité historique considérable de ce chiffre : les 200 000 sont valables comme ordre de grandeur dans la seconde moitié du IV^e s. pour ne pas préciser davantage, mais en aucun cas cela ne peut être le chiffre de la population servile de 390 ou de 250 av. J.-C. Il n'est pas impossible du tout, il est même probable que ce soit le chiffre maximum dans l'histoire d'Athènes.
- 17 Cette logique n'empêche nullement le fait que l'esclavage ne soit pas un élément structurant obligatoirement le travail dans la société. On ne peut être que d'accord avec Max Weber et aussi Karl Marx (malgré l'apparente place de l'esclavagisme dans les « stades » de l'évolution). L'esclavage prend au marché mais ne le lui rend pas, à la différence des salariés « jetés sur le marché de l'échange » ; en fait on peut dire que l'esclave, devenant affranchi (et c'est une logique de plus en forte au cours du IV^e s.) peut en quelque sorte développer un futur salariat potentiel. Max Weber souligne le fait que cet esclavage bloque quelque part le salariat libre : maintien du salaire (hors ce que donne la cité directement comme employeur) au minimum vital, ce qui me paraît très probable. Il peut aussi en développer un et je n'exclus pas cette idée (développement du « salariat » en Grèce avec le développement de l'esclave). On peut même en repérer les manifestations historiques, par exemple à Athènes à la fin du IV^e ou au début du III^e s. On a alors constaté l'importance des statuts sociaux précaires dans le théâtre de Ménandre, où la distinction entre libres et non-libres n'apparaît pas de manière très claire. Cela a été mis parfois au compte de la crise athénienne du IV^e siècle et de l'appauvrissement. En fait, l'explication est ailleurs, dans le fait que beaucoup d'esclaves ou du moins un certain nombre des nombreux esclaves qu'il y avait à Athènes ont été affranchis et se retrouvent « disponibles » sur le marché. D'où, entre autres, les mesures de Démétrios de Phalère pour vérifier que chacun puisse justifier d'un travail véritable (revitalisation de la loi sur l'*argia*, la « paresse » solonienne) et ne constitue pas de nouveaux réseaux de clientèle. Mais cette action du « marché du travail » n'est possible que s'il y a une activité constante des métiers urbains, ce qui n'est pas le cas en Grèce ancienne malgré les opportunités de gain qui existent.
- 18 L'esclavage n'apparaît pas pour les Grecs eux-mêmes comme une structure constituante de l'économie. Si l'on regarde les passages de théorisation de la chrématistique chez Aristote (*Polit.* 1) ou chez le Pseudo-Aristote (1343a 26-30), on voit une liste des opérations

économiques possibles avec la terre, le commerce et la *mistharnia* incluant implicitement ce qu'on retire des hommes : c'est le « salariat » (en fait la rente) qui apparaît et pas directement l'esclavage. On l'a vu, l'esclavage est de plus en plus pensé au cours du IV^e s. comme une « situation limite » du rapport salarial.

- 19 Les différences que l'on peut noter par rapport au schéma de Max Weber concernent l'importance de l'agriculture et de l'esclavage dans l'agriculture. Ces deux points doivent être interprétés maintenant différemment de ce qu'il proposait : l'agriculture est plus « rentable » que ne le pensait le savant allemand et il y a plus de main-d'œuvre servile. Ce dernier point pour un certain nombre de raisons qui sont à rajouter à la logique économique de l'esclavage. En premier lieu, l'organisation meilleure du travail (proche du *gang system* tant valorisé par Robert Fogel pour les États sudistes au XIX^e s.) prônée par Xénophon dans l'*Économique* correspond au souci primordial qui est d'améliorer la productivité du travail plutôt que celle de la terre, directement, peut-être en rapport avec la dispersion et la variété des exploitations. En second lieu, la souplesse de fonctionnement offerte par l'esclavage qui peut s'adapter à des tâches diverses. Or la variabilité des objectifs du maître de l'*oikia* est un élément de base du fonctionnement des patrimoines au IV^e s. : on peut passer de la terre au commerce si les conditions de prix changent par exemple (Xén., *Rev.* IV, 6). Ajoutons aussi le choix de la disponibilité politique pour le maître des esclaves, tel qu'il est célébré chez les auteurs d'*Économique* (santé, réflexion philosophique et disponibilité pour la cité). L'idée générale qui s'exprime dans la conclusion de l'*Économique* de Xénophon, c'est justement arriver à motiver pour l'effort les *ergatai*, les « travailleurs », et à obtenir le maximum d'efficacité (ce qui, à mon sens, est un indice supplémentaire de l'utilisation d'esclaves dans les campagnes). C'est tout le problème de l'« éthique » de l'esclave dans son travail. En tout cas, tout est fait dans les textes pour l'améliorer. Est-ce que cela transforme fondamentalement la logique économique d'ensemble telle que Max Weber l'a retracée ? Non. Elle aboutit en effet à la rente comme élément idéal de l'utilisation de l'esclave.
- 20 Est-ce, en quelque sorte, une « impasse » évolutionniste sur le chemin du capitalisme véritable ? Si l'on compare le système avec la suite de l'époque moderne, on a un peu cette impression, mais il est une autre façon d'envisager les choses qui met l'accent sur les nouveautés de l'économie de la *polis* depuis l'époque archaïque. Le succès de l'esclavage est en rapport avec le développement de l'économie du patrimoine qui est la grande caractéristique économique de la Grèce des cités (plus précisément ce que j'appellerai économie urbaine patrimoniale ou plutôt économie patrimoniale de marché). Le patrimoine n'est pas une structure nouvelle si l'on prend la notion dans un sens large (*household*), mais il l'est si l'on considère sa spécificité grecque : c'est-à-dire un patrimoine qui n'est plus de l'économie naturelle mais qui intègre les ressources offertes par le développement des échanges marchands. Le patrimoine ne fonctionne plus désormais avec aucun de ces droits « publics » de l'économie naturelle (corvées, droits « féodaux », tributs, etc.) qui existaient encore au début de l'époque archaïque. Il fonctionne selon un cadre qui est théorisé au IV^e s. par les auteurs grecs : utiliser les ressources du marché pour avoir des *revenus*, *prosodoi*.
- 21 L'esclavage a un rôle essentiel parce qu'il a permis ce déplacement de main-d'œuvre si difficile à obtenir dans les économies anciennes (à la fois chez les spécialistes artisans et chez les non-spécialistes) et a construit une appropriation de la « main-d'œuvre » qui marque l'idée de travail et l'image du salariat. Le marché, l'agora, qui a été construit comme institution par les cités pour permettre une circulation des biens qui ne passaient

plus par les prélèvements de l'économie naturelle est utilisé en fonction des opportunités et des possibilités locales, il est utilisé pour faire un surplus, une *periousia*, que l'on doit considérer comme une rente, ce que j'appellerai une « oikonomisation » du marché qui correspond à ce que Marx¹⁸ disait sur la « ruralisation » de la ville antique par rapport à l'« urbanisation » de la campagne à l'époque moderne. C'est un droit d'appropriation de la main-d'œuvre qui ne pouvait se faire autrement, étant donné la faiblesse d'attraction économique de l'activité non agricole.

- 22 On peut présenter ainsi les bases d'une réflexion sur une conceptualisation de l'économie de la cité qui fait l'effort de poser réellement la question des raisons économiques qui ont été à son origine, à la suite de la réflexion de Weber.
- 23 L'accès aux ressources se fait dans le cadre d'une appropriation privée en fonction d'un cadre sociopolitique (la cité) indispensable à cette appropriation. Cette appropriation passe par une suppression dans certains cas (comme à Athènes) ou une atténuation des éléments anciens d'économie naturelle (économie des prélèvements tributaires sous des formes diverses, publiques ou personnelles). Le marché, qui est une structure institutionnelle fondamentale de la cité, joue un rôle essentiel car il permet l'échange des biens d'une manière qui encourage à la fois l'appropriation personnelle par la possibilité du profit et le contrôle de la communauté civique sur cette circulation. L'accès à la main-d'œuvre est un élément évidemment important des ressources, il est marqué aussi par cette volonté d'appropriation qui concerne aussi bien le lien avec les libres, dépendants de l'employeur, que le lien de propriété véritable sur les esclaves. L'esclavage, à partir du moment où il pouvait être largement disponible par les échanges, est parfaitement compatible avec cette tendance, encourage et développe cette idée de l'appropriation des ressources. La logique du système enfin, et c'est en ce sens qu'il reste « patrimonial » et non pas « entrepreneurial », est de dégager un surplus sans affectation particulière autre que le cadre social du propriétaire. La thésaurisation est donc un élément indispensable (que ce soit pour éventuellement un réemploi direct dans l'économie ou pour toute demande sociale), ce qui limite la circulation des richesses créées et certainement aussi l'évolution vers un système où l'échange marchand pourrait avoir un effet plus incitatif.

NOTES

1. Paul Cartledge, Edward E. Cohen, Lin Foxhall. eds, Londres, New York, Routledge, 2002, 266 p., p. 156-166.
2. *Ibid.*, p. 156.
3. *Ibid.*, p. 140-155.
4. Paris, La Découverte, 1998, 407 p.
5. Max Weber, *op. cit.*, p. 72.
6. *Ibid.*, p. 67.
7. Max Weber, *op. cit.*, p. 97.
8. *Ibid.*, p. 99.
9. *Ibid.*, p. 100.
10. *Ibid.*, p. 101.

11. Max Weber, *op. cit.*, p. 109.
 12. *Ibid.*, p. 117.
 13. Max Weber, *op. cit.*, p. 256.
 14. Paul Veyne, « Mythe et réalité de l'autarcie à Rome », *REA*, 81, 1979, p. 261-280.
 15. Dimitris J. Kyratas, art. cité, p. 146.
 16. *Esclavage antique et idéologie moderne*, trad. française, Paris, Éditions de Minuit, 1981, 214 p., p. 112.
 17. Raymond Descat, « L'économie » in Pierre Brulé, Raymond Descat, éd., *Le Monde grec aux temps classiques*, tome II, *Le IV^e Siècle*, Paris, PUF, 2004, p. 366-370.
 18. Karl Marx, *Sur les sociétés précapitalistes*, trad. fr., Paris, Éditions sociales, 1970, 415 p., p. 191.
-

AUTEUR

RAYMOND DESCAT

Professeur d'histoire ancienne. Université Michel-de-Montaigne Bordeaux-III. Institut Ausonius.